

de plus naturel que l'exorde fameux de Cicéron contre Catilina ?

La musique est peut-être la forme la plus anciennement employée par les hommes pour exprimer un sentiment. Elle est le plus élémentaire de tous les arts ; mais elle ne remplit, selon moi, les conditions du beau qu'en demeurant dans la forme simple ; dans ce cas, elle peut arriver au sublime. La musique moderne, très difficile et très savante, nous étonne, nous plaît, mais nous émeut difficilement. L'émotion, quand elle la provoque, est sensuelle, matérielle, souvent grossière ; du reste, il faut bien distinguer la cause des émotions qu'elle nous donne ; la voix humaine et les instruments qui lui ressemblent trouvent le chemin du cœur par des effets très simples ; les tours de force peuvent exciter les bravos, mais ils ne causent que l'étonnement. J'insiste sur l'impression sensuelle, et basse par conséquent, qui ne produit jamais le beau absolu.

La musique, si elle veut s'élever et non ramper, doit dédaigner les fioritures dont on la surcharge de plus en plus, à mesure que le goût se déprave par l'abus. Toutes les nations ont des chants populaires, la plupart contemporains de leur berceau ou d'une grande époque, d'un âge de création musicalement parlant, c'est là le beau absolu. Quand la vague des temps aura passé sur l'Europe, il ne restera rien du dévergondage harmonieux qui fait aujourd'hui notre admiration ; mais les noëls de nos pères et le plain-chant de nos églises traverseront, dans l'avenir, les nouveaux âges de barbarie.

Je me récriai contre cet arrêt ; mais ma cousine me pria d'entendre un de ces vieux noëls bourguignons voués à l'immortalité, tandis que Meyerbeer tombera dans l'oubli.

Claire se remit au piano, et, de sa voix la plus pure, avec une expression inouïe, elle nous dit une de ces chansons graves et plaintives que les femmes de la Bourgogne chantent depuis mille ans :

— Vous le voyez, reprit-elle, vous avez subi malgré vous la beauté simple de ce chant, vous êtes ému. Berthe disait vrai. J'étais ému ; mais combien mon émotion se liait-elle à ma sympathie pour les lèvres qui avaient chanté !

— Encore un mot, ajouta ma cousine : Chez les peuples, l'art s'est illustré par l'architecture ; le génie s'est traduit par l'éloquence et par la poésie que les anciens avaient si justement nommée la langue des dieux. Ces trois formes de l'art sont particulières à l'âge de force et d'as-

ension morale dans l'humanité. La sculpture et la peinture arrivent quand les civilisations sont à l'apogée ; le goût des baladins et des chanteurs, la manie du détail, le terre-à-terre de l'art sont le privilège de la décadence.

Ceci était déjà vrai du temps de Platon qui voulait bannir les musiciens de sa république.

En te racontant cette conversation, j'ai voulu peindre avec un trait de plus le caractère sérieux de ma cousine et son culte pour le passé ; et, encore, mon ami, je ne te dis pas tout, car je puis être lu par des musiciens.

Le soir, quand je me retrouvai seul dans ma chambre je me pris à réfléchir sur les événements de la journée. Que de sentiments et que d'émotions ! Quelle page de ma vie que ces quatre heures ! Quelque chose de nouveau, mais vague, indéfini, encore inconnu, venait de s'éveiller en moi.

La grande fortune à laquelle j'étais appelé ne formait plus ma seule préoccupation ; le charmant visage de Claire se rencontrait au bout de toutes mes pensées. Étonné de moi-même, je m'efforçais de raisonner : avec mon expérience, à mon âge, à trente ans, me disais-je, il est ridicule de se laisser aller comme je l'ai fait à un entraînement irréfléchi ; à quoi peut aboutir cet amour si rapidement venu, en admettant que ce soit de l'amour ? je suis ici dans l'intention avouée d'épouser Berthe ; elle le sait, elle y compte ; Claire est comme moi, sans fortune ; puis-je penser à elle sans folie ? D'ailleurs, quelle supériorité n'a pas sa cousine, par son imposante beauté, par sa fortune, par sa prodigieuse intelligence ? Ainsi l'esprit raisonnait en moi sans tenir compte des révoltes du cœur.

Je me prenais en pitié, et je rejetais bien loin ce que j'appelais ma ridicule faiblesse, le souffle glacé de ma raison attiédissait mon amour naissant. Je me couchai en me promettant de n'y plus penser ; mais qu'est-ce que nos projets en pareille circonstance, lorsque nous sommes faits pour sentir et pour aimer ? La veille, mon imagination s'était bercée, dans le sommeil, des fantaisies que satisfait la richesse ; ce soir, je m'endormis en rêvant de Claire, et de quelque amour sans fin sous un doux ciel, au bord d'un lac inconnu.

## VIII.

## LES FLEURS.

Une inquiétude vague m'éveilla le lendemain plus tôt qu'à l'ordinaire. Sais-tu quelles sont ces voix intimes qui parlent en nous dans le silence des nuits, que nous écoutons sans les comprendre, et qui font courir dans nos veines un frisson funèbre ou joyeux comme le souffle de l'esprit sur la face des prophètes ? Qui peut dire d'où viennent ces voix inconnues, pressentiment mystérieux, magnétisme qui circule entre les êtres ? N'est-ce pas cette voix qui m'éveillait et qui me disait : viens ?

Sept heures sonnaient à ma pendule ; sept heures ! Qu'est-ce que cela pour vous, laborieux colons dont la vigilance accuse la paresse du soleil ! Mais, pour nous Parisiens, qui nous couchons si souvent quand l'aube se lève, sept heures, c'est la nuit. Je soulevai mes rideaux, et, à travers les vitres, je portai mes premiers regards sur les fenêtres de l'appartement occupé par mes deux cousines.

Quel attrait dirigeait de ce côté mes yeux et ce mouvement du cœur qui n'est pas la pensée ? Est-ce Claire, est-ce Berthe que je cherchais ? Peut-être me fussé-je difficilement répondu à moi-même ; cependant le fantôme qui passait et repassait incessamment dans mon imagination ne ressemblait pas à l'héritière des Langenais. Je revoyais la blonde tête de Claire, et j'entendais le refrain de ses chants. Je restai là quelques minutes fouillant d'une pensée curieuse les fenêtres fermées derrière lesquelles dormaient les deux jeunes filles.

Quelle délicieuse impression causent ces premières rêveries d'amour si fraîches et si pures ! Bientôt, je fis une observation qui d'abord m'avait échappé.

Les contrevents de la chambre habitée par ma cousine Berthe étaient soigneusement fermés, ceux de Claire étaient ouverts ; Claire, à cette heure, était donc éveillée ; peut-être pensait-elle à moi comme je pensais à elle ; peut-être allais-je apercevoir derrière les carreaux son délicieux profil tourné vers ma fenêtre. Oh ! comme l'imagination va vite et comme elle fait tomber les murailles devant l'impatience de nos desirs.

Les aboiements d'un chien dans le jardin m'arrachèrent à ma préoccupation ; je détournai la tête et je regardai à travers les arbres ; Claire, en robe du matin, tête nue, joyeuse et vive com-

me une pensionnaire, courait dans les allées, poursuivie par un grand épagneul qui avait de la peine à l'atteindre. Jamais, quand il m'est arrivé d'idéaliser la femme, je ne l'ai supposée faible, délicate, couchée sur des coussins, portée par des valets, ou nonchalamment appuyée à quelque bras protecteur ; je l'ai toujours vue agile et forte, bondissant comme Camille ou domptant un coursier fougueux : telle je l'avais idéalisée, telle je voyais ma blonde cousine. C'était merveille de voir cette jeune fille franchissant avec l'agilité d'une biche les haies et les plates-bandes, et faisant fuir le sol sous son pied nerveux.

Ce jeu dura longtemps, et tout en le suivant de mes yeux avides, je réfléchissais aux folies de notre imagination. Quelques minutes avant, je me représentais Claire apparaissant derrière ses rideaux, préoccupée de moi comme je l'étais d'elle. Hélas ! elle jouait avec un chien sans plus penser à moi, sans doute, que si elle ne m'avais jamais vu.

Pendant que je m'unissais par une pensée mélancolique à ces joies de l'innocence que je ne connaissais plus, la vue de M. de Langenais, qui venait d'entrer au jardin, me tira de cette douce contemplation. Il portait un châle sur le bras, témoignage de la sollicitude du père. Claire l'aperçut, et, toujours courant, vint se jeter à son cou. Le père baisa tendrement ce front couronné de toutes les roses de la santé ; puis je le vis insister pour envelopper sa fille dans le châle qu'il avait apporté ; Claire eut l'air de résister un moment, mais elle se soumit presque aussitôt ; je la vis se suspendre au bras de M. de Langenais, étroitement serrée contre lui, et ils se mirent à se promener lentement, dans une allée dont le soleil commençait à chasser l'ombre. Que n'aurais-je pas donné pour être à la place de M. de Langenais ! Cette réflexion en fit naître une seconde. Que faisais-je là pendant que je pouvais la voir et lui parler ? Je me frappai le front avec un geste désespéré, j'avais perdu vingt minutes. En un instant je fus habillé, je descendis l'escalier comme un fou et j'entrai dans le jardin.

Claire me dit en me voyant :

— Ah ! mon cousin, on dit que les Parisiens se lèvent à midi : vous donnez un démenti à leur mauvaise réputation.

— Ma cousine, lui repondis-je, à l'avenir, je suivrai l'exemple que vous me donnez. Je me lèverai avec le soleil et, si vous le permettez, je

viendrai me mettre de moitié dans vos jeux avec Black.

Claire rougit : Black leva sa tête intelligente, et, croyant que je l'avais appelé, il vint me caresser ; il me semblait saisir une trace dans ses longues soies tant flattées par la main de Claire. Black, enchanté, se mit à courir de ma cousine à moi, et je l'encourageais à ce jeu, ombre d'une familiarité que j'eusse payée de mon sang.

— Ah ! me dit M. de Langenais, vous avez vu cette petite folle qui court comme un garçon au lieu de se tenir sagement comme il convient à une grande demoiselle.

Je pris la défense de Claire en disant combien elle était heureuse de conserver longtemps cette charmante ingénuité de la jeunesse. Le père m'écoutait en me souriant ; il ne se doutait pas du sentiment qui dictait mes paroles.

— Ah ! dit Claire, voilà ma cousine qui s'éveille.

On ouvrait les contrevents de Mlle de Langenais.

— Elle est un peu plus parisienne que vous, dis-je à Claire.

— Oh ! répondit la belle enfant, Berthe veille très tard, il lui arrive souvent de lire ou d'écrire bien après minuit.

Claire quitta le bras de son père et se dépouilla du châle dont il l'avait enveloppée.

— Eh bien ! dit M. de Langenais, est-ce que tu vas recommencer tes courses.

— Non, mon père, je vais faire un bouquet pour ma cousine.

Je lui demandai la permission de l'aider.

— Ah ! s'écria-t-elle naïvement, comme Berthe sera contente !

Cette exclamation me fit mal ; la pensée de Berthe était loin de moi. Nous errâmes ensemble à travers les plates-bandes émaillées de fleurs encore humides de rosée ; elle m'indiquait les plus belles, je les cueillais et les lui remettais à mesure ; en les lui donnant, mes doigts rencontraient sa main, et je me sentais heureux tandis que mon sang brûlait. A dessein, j'allais lentement, afin de prolonger cette innocente joie qu'elle ne soupçonnait pas. Quand le bouquet fut achevé, je cueillis une rose ouverte de la nuit et je la lui donnai.

— Ma cousine, lui dis-je, voulez-vous garder celle-ci ?

Ma voix balbutiait en lui disant ces mots si simples, ma main tremblait en la lui offrant.

Elle baissa les yeux, me dit merci en rougissant, et mit la rose à sa ceinture. Il me sembla que son sein battait plus vite. Était-ce l'amour qui s'éveillait au cœur de la jeune fille ?

Quand Berthe descendit, un moment après, elle lui remit le bouquet fait à son intention.

— Tiens, lui dit-elle, j'ai fait le bouquet, et mon cousin l'a cueilli pour toi.

Je fus frappé du regard et du remerciement que Berthe m'adressa. D'après ce que je t'ai dit de sa figure et de ses yeux, tu comprends quelle est la puissance de leur expression.

Je lus dans ses prunelles sombres un contentement profond ; elle me sourit, avec un abandon que je ne lui connaissais pas, et parut respirer avec joie ce bouquet que j'avais cueilli pour elle. Ces marques de sympathie me causèrent une tristesse irréfléchie ; cet intérêt, que je ne pouvais partager au même degré, me causait de l'embarras ; pour elle, je sentais une amitié de frère, un respect, un dévouement profonds ; mais auprès de Claire seulement, j'éprouvais les bouleversements de l'amour.

Berthe devint expansive et presque tendre ; elle se révélait sous un jour nouveau. Il y avait dans cette nature si pleine de toutes les hauteurs aristocratiques, si grave, si sévère, il y avait des trésors cachés de doux abandon, et peut-être de l'amour. Elle prit mon bras et s'y appuya doucement ; nous fîmes ainsi quelques tours dans les allées ; le bouquet dont elle respirait le parfum et que j'avais cueilli, semblait avoir établi entre nous une intimité soudaine.

Le matin, vers huit heures, le soleil donne sur les portes-fenêtres des galeries de réception où je t'ai dit que sont placés les tableaux de famille. On ouvre régulièrement à cette heure pour combattre l'humidité dans ces vastes pièces inhabitées.

— Venez, me dit Berthe, j'ai l'habitude d'aller là chaque matin ; j'y suis au milieu de mes chères ombres du passé. Notre bon curé de Notre-Dame appelle cela mes faiblesses aristocratiques ; il se trompe : je ne tire de ma naissance aucune vanité ; c'est une charge que Dieu m'a donnée, et c'est ainsi que je considère l'honneur d'être née d'une race antique.

Cette charge m'inpose de grands devoirs. Je ne suis point fière des avantages qu'elle peut offrir aux yeux du vulgaire ; mais quand je me trouve, comme à présent, au milieu du souvenir des aïeux, il me semble que c'est à eux et non à moi que j'appartiens. Dans les familles nobles,

l'individu n'est rien, le nom est tout ; l'honneur et le lustre de la maison nous absorbent entièrement. Vous trouvez peut-être ces opinions bien absolues... il m'en coûterait d'y renoncer ; cependant, vous êtes du même sang que moi, tout l'avenir de la famille repose en vous, tout son passé se résume en vous. Je me sens disposée à beaucoup de déférence pour votre manière de penser.

Il y avait dans ces paroles, et surtout dans la manière dont elles étaient prononcées, un ton d'intimité, presque de soumission, qui m'impressionna fortement. Était-ce bien ce caractère si fier qui s'inclinait ainsi, cette religion du passé, si entière, si croyante, presque fanatique qui semblait m'offrir d'abjurer entre mes mains devant la religion de l'avenir ! Le regard dominateur de l'héritière des Langenais Vandancourt semblait me caresser à travers ses cils à demi baissés. Elle attendait une réponse, je voulais la faire précise tout en ménageant les susceptibilités si délicates que je lui connaissais.

— Ma cousine, lui dis-je, en faisant appel à tout ce que je puis avoir de persuasif dans la parole et dans l'accent, écoutez-moi bien attentivement.

Pas plus que vous je ne tire vanité du hasard de la naissance ; comme vous je crois qu'un grand nom impose de grands devoirs ; cependant, je pense que ces devoirs sont devenus moins impérieux depuis qu'une nouvelle forme sociale a consacré l'égalité des droits politiques et supprimé toute aristocratie. Autrefois le gouvernement, les emplois militaires, les charges de la couronne, les parlements, toute la vie publique étaient le privilège de la noblesse. Le noble naissait avec une fonction, il avait alors des devoirs exceptionnels.

Il y a cent ans, vos théories sur l'aristocratie eussent été de la plus rigoureuse exactitude ; de nos jours, tout est changé. Le noble, n'ayant pas plus de privilège que le bourgeois, n'a pas de plus austères devoirs. L'étendue du devoir se mesure à l'étendue du droit. Le noble aujourd'hui est aussi bien libéré envers ses ancêtres qu'envers la société politique. Il ne doit au passé que ce qu'il doit à lui-même, se respecter. En ceci le bourgeois doit penser et agir comme le noble, ni plus ni moins.

Les seuls privilégiés de nos jours, ce sont les riches. Eux seuls ont des devoirs exceptionnels envers le peuple qui est pauvre. Ces devoirs, ma

cousine, vous les connaissez, et vous les remplissez noblement.

Je vous ai dit hier : L'aristocratie est morte. Respectons sa tombe, puisqu'elle est celle de nos pères ; honorons les aïeux, vouons-leur un culte pieux, pénétrons-nous de leurs exemples ; mais ne cherchons pas à renouer une chaîne rompue. L'avenir sera fondé sur la démocratie, ou il n'y aura pas d'avenir. République ou monarchie, la France demeurera ce qu'elle est, démocratique : c'est ma conviction profonde. Au lieu d'opposer au mouvement social une résistance qui l'empêcherait de se régulariser, jetons-nous franchement dans la démocratie, cessons de faire une vaine parade de nos titres et de nos parchemins ; ne retournons pas au passé, marchons vers l'avenir.

— Mais cet avenir, interrompit ma cousine, y croyez-vous ?

Je courbai la tête, car je crois peu à l'avenir de la France ; cependant je répondis après une pause :

— Notre patrie est en pleine décadence. Ceux qui l'y ont poussée les premiers, ce sont les nobles du dix-huitième siècle ; depuis soixante ans, les bourgeois ont accéléré le mouvement vers l'abîme : avant peu, le pouvoir sera dans les mains de la démocratie pure.

Si la bourgeoisie et la noblesse ne se hâtent pas d'abdiquer et de marcher avec la masse, qu'elles pourraient éclairer, modérer, régler, moraliser, la France verra se lever les jours d'une barbarie nouvelle ; mais si, aujourd'hui, nous contribuons, par nos sincères efforts, à féconder l'enfantement démocratique, la France s'ouvre un avenir de prospérité sans limites.

Berthe était restée quelques secondes pensive, appuyée sur une console et le front dans sa main. Je l'avais vue pâlir pendant cette profession de foi démocratique sortie de la bouche d'un Langenais.

— Mon cousin, me répondit-elle avec l'accent d'une résignation douloureuse, je ne suis qu'une provinciale ; je suis restée ici, enfermée jusqu'à ce jour, étrangère au mouvement des idées qui emportent le siècle ; vous avez vécu au centre même de tout progrès, au foyer de toute lumière. Vous devez en savoir plus que moi ; puis, vous êtes le chef des Langenais.

Il y eut dans ses paroles une tendresse que je ne pouvais méconnaître. L'esprit faisait silence chez ma cousine, le cœur commençait à parler, je la compris et je sentis en moi des mouvements

tout nouveaux. Pouvais-je voir sans émotion s'animer et palpiter le marbre de cette belle statue? Berthe de Langenais, accoudée sur une console antique, vêtue de noir, le front légèrement coloré, l'indécision dans ses yeux de feu, m'apparaissait avec un charme que je ne lui connaissais pas.

Ce n'était plus la belle fille au profil sévère qui me parlait appuyée sur un in-folio, dans une bibliothèque immense, lugubre comme une nécropole. Cette créature imposante que je voyais à travers un nuage olympien, sur laquelle il me semblait impossible de porter une main profane, descendait du piédestal où mon imagination l'avait placée; la statue se faisait femme; et j'étais, moi, le Prométhée qui venait d'allumer le feu sacré dans ce cœur naguère insensible.

A la vue de mon œuvre, je ressentis un immense mouvement d'orgueil; je fus transfiguré à mes propres yeux, je me sentis élevé de toute la hauteur que cette femme avait parcourue pour venir jusqu'à moi, qui, la veille encore, me trouvais si petit devant elle. Qui pourra dire la puissance de l'amour-propre satisfait ou blessé sur la direction de nos sentiments? Une heure avant, rien de ce qui ressemble à l'amour ne m'attirait vers cette jeune fille; maintenant, il me semblait qu'un épais bandeau m'était arraché et que la lumière se faisait pour ma vue; je sentais mon cœur monter à mes yeux et à mes lèvres; le sang battait dans mes artères, une révolution foudroyante s'opérait en moi. Eperdu et fasciné, je me rapprochai d'elle, je lui pris la main, et je lui dis avec un accent profondément ému:

— Vous avez le cœur admirable comme votre intelligence et comme votre beauté.

J'avais serré doucement cette main que je sentais brûlante; elle me laissa un instant, non moins émue que moi et pâle comme un lys; je crus qu'elle allait s'évanouir; elle respira mes fleurs, retira lentement sa main que j'avais gardée et s'éloigna en me faisant un geste d'adieu.

Je restai là, étourdi, fou, plein de sa pensée, l'œil fixe et ne voyant plus. La voix de Claire me fit descendre brusquement du ciel sublime où j'étais monté. L'ange blond, debout à quelques pas, dans un rayon de soleil où il semblait flotter, m'appela de sa voix la plus harmonieuse: je courus à elle.

— Venez, me dit-elle, je veux vous montrer mes fleurs et mes oiseaux.

Je la suivis sans conscience de ce que je faisais.

Elle me conduisit dans un angle du jardin formé par d'épaisses charmilles. Là, sous une toiture vitrée, fermée par des grilles circulaires en fil de fer, une quantité d'oiseaux rares voltigeaient parmi des fleurs mêlées à profusion. Elle ouvrit avec une clé cette volière charmante, et nous ne parcourûmes ensemble toutes les richesses. Au centre, au milieu d'une pelouse en miniature, un jet d'eau formait un petit bassin dont l'eau miroitait sur un sable doré.

— Tous ces oiseaux me connaissent, dit-elle; ils ont tous un nom et répondent quand je les appelle.

En effet, ces gracieuses petites bêtes accouraient à sa voix et semblaient se disputer ses caresses; je n'ai de ma vie vu de spectacle plus enchanteur. Dans ce paradis terrestre, chaque fleur est un être animé pour elle et par elle. Elle me racontait leur origine, leur naissance, leur âge, leurs maladies; un jour elle connaîtra leurs amours. Les fleurs et la jeune fille s'identifiaient par une sympathie mystérieuse.

— On ne les cueille jamais, me dit-elle; quelquefois, cependant, quand je veux faire bien plaisir à mon père ou à ma cousine, je leur donne une de ces fleurs.

Berthe venait de me faire oublier Claire; Claire, maintenant, était tout entière devant mes yeux, seule dans ma pensée. Oh triste nature que la nôtre! faiblesse misérable que notre force! Claire venait de m'arracher au ciel où Berthe m'avait enlevé, mais c'était pour me faire descendre dans un Eden dont elle était l'Eve sans tâche.

Je la vis s'arrêter devant un rosier chargé des plus belles roses blanches; elle regarda celle que je lui avais donnée et qui était à sa ceinture; elle hésita, je la compris et je demeurai là, frissonnant. Enfin, elle choisit parmi les roses la plus belle et la plus fraîche, la cueillit et me la donna en disant:

— Tenez, nous voilà quittes.

— Non, lui dis-je en portant sa fleur à mes lèvres, c'est la rose de Notre-Dame.

Elle rougit comme une églantine, joua sans rien dire avec ses oiseaux; puis, colombe effarouchée, elle courut vers la porte de la volière et s'enfuit à travers les arbres.

Je restai là quelque temps, je marchai, j'allai, je revins, sans aucun sentiment de moi-même. Je murmurais à demi-voix deux noms: Berthe, Claire; je regardais, sans la voir, la fleur qu'elle m'avait donnée, j'étais fou.

Je marchai machinalement quelques minutes. Quand la faculté de penser me fut revenue, je descendis en moi, je vis le chaos de mon cœur, et j'en fus épouvanté. J'aimais, j'aimais éperdument, mais laquelle?

Je courus à la porte de l'hôtel.

— Prévenez, dis-je au concierge, que je ne déjeunerai pas.

Je sortis sans savoir où j'allais, et, la tête perdue je me mis à errer à travers la ville.

## IX.

## LA RAISON DE LOUIS MONOT.

Des sentiments tumultueux, des impressions contraires s'élevaient en moi violents et confus, et se disputaient mon cœur. Honteux de ce désordre de la pensée, humilié de ma faiblesse, effrayé des passions que je sentais bouillonner, je courus longtemps au hasard, comme si le grand air devait faire sur ma raison l'effet d'une douche glacée sur la cervelle d'un fou; mais cette course effrénée ne me suggérait pas une idée qui fût de nature à calmer mon exaltation; un nom, une figure, une incarnation du scepticisme, une évocation de l'abîme apparemment soudain à ma pensée, Louis Monot! Louis Monot, c'était l'antidote à toute poésie, la glace sur la passion, la mort contre la vie; je courus chez le procureur de la république.

— Eh! me dit-il en m'apercevant comme te voilà renversé! Que t'arrive-t-il?

Ah! pour moi-même, pour mon honneur, pour ma propre estime, j'ai besoin de te dire l'hésitation dont je fus saisi; suis-je pardonnable d'avoir cédé? Livrer aux commentaires de cette basse nature ces deux jeunes filles si nobles par le cœur, n'était-ce pas les profaner? Je me laissai tomber dans un fauteuil, triste, accablé, ne répondant pas. Monot est de ces gens qu'un instinct jaloux porte à se réjouir du malheur de leurs amis; cependant le ton de sa voix marquait une commisération sincère.

— Mais que t'arrive-t-il donc? s'écria-t-il de nouveau. Est-ce que notre mariage serait manqué?

— Au contraire, fis-je avec accablement.

— Comment, au contraire! alors, que demandes-tu, qu'as-tu? Je ne suis pas sorcier.

L'intérêt qu'il me témoignait vainquit mes répugnances. Je n'aurais pas dû mettre le pied

dans cette maison, mais une première faiblesse n'est jamais que la préface d'une seconde.

— Ecoute, lui dis-je, voici ce qui m'arrive: Berthe de Langenais est une très belle personne...

— Grande, brune, interrompit Monot, maîtresse femme, un peu bas-bleu, très pieuse, élevée par un curé et par trois momies de l'ancien régime. Connu!

— Comment sais-tu cela? dis-je, un peu froissé de ce ton leste, à propos d'une personne pour qui je professais un respect si profond.

— Et ma police! répondit-il en se rengorgeant.

— Ta police a mal jugé ce qui pour elle est placé beaucoup trop haut.

— Là! là! ne te fâche pas. Tu sais que je ne me pique point de poésie; pour moi tout se réduit à la vile prose, au positif.

— Eh bien! j'épouserai Berthe quand je voudrai.

— Alors, qu'attends-tu? te plaît-elle?

— Je ne connais rien de plus parfait sous le ciel.

— Continue.

— Berthe a une cousine.

— Oui, dit Monot, Mlle Claire de Langenais, ravissante blonde de vingt ans, faite à ravir, musicienne achevée, pas de fortune. Après!...

J'hésitai de nouveau; mais si j'ai les vertus de l'amitié, j'en ai toutes les faiblesses. Et puis, le cœur qui souffre a tant besoin de s'épancher!

— Eh bien! lui dis-je, devine ce qui m'arrive.

— Tu es amoureux de Claire.

— Je les aime toutes les deux.

Monot se renversa dans son fauteuil et partit d'un éclat de rire qui me déconcerta.

— Allons, s'écria-t-il, après avoir donné un libre essor à sa cruelle gaité, l'histoire est ravissante; elle est digne de toi. Délicieux, mon cher, délicieux. Brune ou blonde! Non! brune et blonde; toutes les deux! ah! c'est charmant.

Je me levai avec colère.

— Ne plaisante pas, m'écriai-je. Ceci est une affaire sérieuse.

— Pardieu, reprit Monot, ceci dépendra de ce que tu vas faire. Ou tu renonceras à te faire aimer de Mlle Claire, ou.....

Mais pourquoi profanerais-je ces pages toutes remplies des plus pures émanations de mon cœur, en reproduisant ici les honteuses déclamations dont cet homme commençait par accueillir mes confidences! Il exhuma de nos souvenirs